

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 11 juin 2025. Hofesh SHECHTER : « Red Carpet » par le Ballet de l'Opéra de Paris (création française)

Depuis le 10 juin 2025, le Palais Garnier vibre au rythme de « *Red Carpet* », la nouvelle création du chorégraphe israélien Hofesh Shechter spécialement conçue pour les 13 solistes du Ballet de l'Opéra National de Paris. Cette œuvre, présentée pour la première fois hors de sa compagnie londonienne, marque un tournant dans l'histoire de la danse contemporaine à l'Opéra National de Paris. Dans un écrin de rideaux cramoisis et de lumières pulsées, Shechter plonge le public dans un cabaret surréaliste où glamour et anarchie se conjuguent avec une grâce troublante.

La magie de la scénographie opère d'emblée, avec ce labyrinthe textile de velours rouge, évoquant le célèbre rideau d'avant-scène du Palais Garnier, encadre les danseurs et quatre musiciens nichés dans des alcôves lumineuses. Image marquante également, ce lustre monumental descendant des cintres au cours de spectacle, clin d'œil au Foyer de la Danse, crée un choc visuel symbolisant la rencontre entre tradition et subversion. L'absence de tapis rouge – seulement suggéré dans l'imaginaire – renforce la dimension métaphorique du spectacle

: « *Qu'est-ce que la célébrité dans un monde en crise ?* » semble interroger Shechter.

Du côté de la chorégraphie, Shechter, tel un alchimiste, fusionne son langage viscéral et électrique avec la technique impeccable des danseurs de l'ONP. Le résultat montre une tension dramatique portée par des mouvements explosifs, mêlant chutes libres, contractions torsadées et envolées lyriques ; des séquences collectives galvanisées par une musique techno (interprétée en live par un quatuor de violoncelle, contrebasse, batterie et bois), où les corps semblent chargés d'électricité ; et des duos sensuels aux accents presque combatifs, notamment portés par **Loup Marcault-Derouard** et **Adèle Belem**, dont la connexion scénique électrise la salle.

Pour la première fois, **Chanel** (Grand Mécène de l'Opéra) signe des costumes originaux inspirés du soir : des robes moulantes aux reflets métallisés pour les femmes, se déchirant progressivement sous l'effort physique, et des costumes masculins en soie écrue, transformés en seconde partie en tenues déstructurées, symbolisant la vulnérabilité sous le vernis social. Ces choix stylistiques incarnent parfaitement la thématique du spectacle : « *Le glamour comme armure et comme prison* ».

Shechter, également compositeur, livre une partition hybride et envoûtante, avec des percussions tribales fusionnant avec des nappes électroniques ou des silences brusques où le souffle des danseurs devient partition. Le quatuor de musiciens, visible au fond de la scène, amplifie l'immersion dans ce « café-théâtre décalé » cher au chorégraphe. « *Red Carpet* » n'est pas un ballet : c'est une expérience sensorielle totale qui pulvérise les codes du genre. Shechter, en *chaman* moderne, révèle l'humanité crue derrière les paillettes, porté par des danseurs de l'ONP en état de grâce. À voir absolument avant la fin des représentations ou sur écran – mais rien ne remplacera l'énergie électrisante du live au Palais Garnier, où chaque vibration de tambour résonne dans

tout le corps des spectateurs...

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 11 juin 2025.
Ballet de l'ONP. Hofesh SHECHTER : « Red Carpet » (création mondiale). Crédit photo © Julien Benhamou

**BORDEAUX. Festival
PULSATIONS, du 20 juin au 5
juillet 2025. Les Indes
Galantes de Rameau, Mozart
l'Enchanteur, La Passion
Grecque de Bohuslav Martinu,
Symphonie n°3 de Górecki...
Pygmalion, Raphaël Pichon,
Leonardo García Alarcon,**

Orchestre National Bordeaux Aquitaine, Nicolas Ellis...

Le Festival *Pulsations* revient à Bordeaux, du 20 juin au 5 juillet 2025, pour sa déjà 4ème édition. Le nouveau cycle confirme l'intention originelle, jamais démentie : « *Inscrire la musique classique au cœur de notre vie en résonance avec les défis et les espoirs qui la traversent* ».

Lancement avec l'Ensemble **Néréide** (les 5 et 6 juin), puis programmes « Les Sonneurs de ville » (Ensemble **InAlto**, le 19 juin) ; Rameau insolite et révivifié, le 20 juin : « Les Indes galantes de Rameau / De la voix des âmes », par **Leonardo Garcia Alarcon**... quand l'opéra ballet baroque est confrontée à l'énergie brute du hip-hop et du krump, mise en scène et chorégraphiée par **Bintou Dembélé** / Auditorium Opéra de Bordeaux; puis le 22 juin « Mozart, l'Enchanteur », par **l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine** (**Nicolas Ellis**, direction / Jardin public, Bordeaux / entrée libre).



Au cœur du festival, de retour dans l'extraordinaire Halle 47 de Floirac révélée en 2023, un événement lyrique inédit sous la baguette de **Raphaël Pichon : la recreation française** de l'opéra de **Bohuslav Martinu**, « La Passion grecque », chef-d'œuvre oublié, méconnu (4 représentations événements : **24, 26, 28 et 29 juin 2025** – 1h50 sans entracte) ; adaptée du « Christ crucifié » de Nikos Kazantzakis, l'ouvrage en 4 actes, est

né en France au sortir de la Seconde Guerre mondiale. A la fois terrible et subversif, l'opéra est mis en scène par **Juana Inés Cano Restrepo**. Lorsque des réfugiés, chassés de leurs terres, demandent asile, les habitants se retrouvent face à un dilemme. Les valeurs qu'ils proclamaient – charité, compassion, fraternité – vacillent sous la pression des peurs et des intérêts personnels. La méfiance et les rumeurs s'installent, jusqu'à l'irréparable. Les grands ouvrages du répertoire sont toujours étrangement actuels ; de fait, « *La Passion grecque* » de Bohuslav Martinu fait directement écho, en miroir, à nos oreilles contemporaines ; son sujet interroge avec force la manipulation des populations : le mensonge, la haine, la peur de l'autre...

Le 28 juin, **Caroline Arnaud**, soprano et **Etienne Galletier**, théorbe évoque le génie d'Artemisia Gentileschi (1593-1653), génie de la peinture à travers un choix de compositeurs/trices de son époque (Conservatoire Jacques Thibaud, le 28 juin à 14h30 puis 16h, le 29 à 17h) ; ne manquez non plus, le spectacle « **SMILE!** » avec **Sabine Devieilhe & I Giardini**, immersion facétieuse et élégante dans l'univers inattendu du music-hall, de la chanson française et de la comédie musicale ! (les 3 et 4 juillet, Théâtre Trianon – Bordeaux).

Enfin, apothéose finale dans la Halle 47 de Floirac : « **Stabat**

Mater / Henryk Górecki » expérience inédite qui réunit l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, les élèves des Pôles d'enseignement supérieur de musique et de danse de Bordeaux et de Poitiers, les voix du chœur de **Pygmalion** et la soprano **Elsa benoit**, dans un programme prometteur, onirique : la **3e symphonie d'Henryk Górecki** (1933-2010), composée en 1976, également connue sous le nom de Symphonie des chants plaintifs, adossée à l'impressionnant Totus tuus pour chœur a capella ... avec pour certains spectateurs désireux de vivre une nouvelle expérience sensorielle et musicale : la possibilité d'être allongé s'il le désire au cœur de l'orchestre et du chœur, pour ressentir pleinement l'intensité et la profondeur d'une musique tournoyant inlassablement sur elle-même...

Festival PULSATIONS à BORDEAUX, du 20 juin au 5 juillet 2025
: Leonardo García-Alarcón et Bintou Dembélé, l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, Hyoid Voice, Kat Frankie, Erwan Keravec et ses 20 sonneurs, Sabine Devieilhe et I Giardini, l'ensemble La Néréide, l'ensemble InAlto, Elsa Benoit ...

festival pulsations

Opéras, spectacles et concerts



20 juin — 5 juillet

Pygmalion — Raphaël Pichon

2025

pulsations-bordeaux.com

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes, les artistes
invités sur le site du Festival PULSATIONS / BORDEAUX 2025 :

<https://pulsations-bordeaux.com>

STREAMING, ARTE.TV : « ERIK SATIE entre les notes », mardi 1er juillet 2025 (puis dimanche 13 juillet 2025 sur ARTE). Spéciale centenaire d'Erik Satie 2025

Marginalisé de son vivant, le compositeur et pianiste Erik Satie est l'un des auteurs les plus joués aujourd'hui. 100 ans après sa disparition, le documentaire ressuscite l'auteur des *Gymnopédies* à travers ses écrits autobiographiques, de savoureuses archives, les interventions des interprètes instrumentistes, chefs, chanteurs, amoureux de son œuvre inclassable qui témoignent chacun de son

génie singulier.

Deux pianos à queue sans cordes empilés l'un sur l'autre, des montagnes de linge sale, des paquets de lettres non ouvertes... ainsi le désordre indescriptible de son petit appartement d'Arcueil, dans lequel ses amis pénétrèrent pour la première fois au lendemain de sa mort, le 1er juillet 1925, révèle le quotidien d'un génie mésestimé de son vivant, la misère tragique de sa vie. Une existence dissimulée aux regards, et dont la misère solitaire marque la fin de sa vie, à 59 ans.

S'il fut mal-aimé de ses contemporains en raison de son goût avant-gardiste pour l'extravagance et le minimalisme, ERIK SATIE, né à Honfleur en 1866, laisse derrière lui une production jalonnée de pièces majeures : les « Gymnopédies » et les « Gnossiennes », œuvres de jeunesse écrites dans la foulée de son installation montmartroise ; les « Vexations », fruit amer de sa rupture avec Suzanne Valadon, dont le motif à exécuter 840 fois, a influencé la musique répétitive ; les « Trois morceaux en forme de poire », réponse espiègle à son ami Debussy, qui lui recommanda un jour de « plus songer à la forme » ; sans oublier le ballet surréaliste « Parade », conçu avec Picasso et Cocteau, et hué à sa création, qui lui valut d'être attaqué en justice par le critique Jean Poueigh, copieusement traité de « cul » dans une carte postale devenue mythique.

2025

VOIR sur ARTE.TV :

<https://www.arte.tv/fr/>

Diffusion dimanche 13 juillet à
minuit

Disponible dès le 1er juillet
sur arte.tv ;

« Erik Satie, entre les notes », un documentaire inédit en
hommage au compositeur disparu il y a 100 ans



Clown triste

« Je me suis toujours efforcé de dérouter les suiveurs par la forme et par le fond à chaque nouvelle œuvre. » Pour le centenaire de sa disparition, Gregory Monro (Chaplin et « Les temps modernes » – La voie du silence) fait revivre Erik Satie, génie facétieux et tourmenté, qui refusa obstinément de se fondre dans les canons de l'époque. Un réfractaire fantaisiste, un rebelle polissé aux audaces créatives uniques à son époque.

S'appuyant sur ses écrits autobiographiques, truffés d'humour comme de désespoir, et les anecdotes en archives, souvent savoureuses, de ses compagnons de route (Jean Cocteau, les compositeurs Georges Auric et Jean Wiéner...), le documentaire déroule le fil d'une vie singulière, ses expérimentations annonciatrices des courants modernistes du XX^e, de dada au surréalisme...

Face à la caméra, de fervents admirateurs – musicologues, critiques, mais aussi artistes, (entre autres les pianistes Alice Sara Ott et Nicolas Horvath, la harpiste Kety Fusco ou le compositeur électro Thylacine...) se penchent sur ses partitions, constellées de dessins fantasques et d'indications énigmatiques (« Enfouissez le son ») ; plusieurs les

interprètent avec passion. Ponctué d'interludes poétiques, le portrait à la fois érudit et enlevé, témoigne de l'influence profonde de Satie sur les générations suivantes, et jusque dans la pop culture. Satie laisse une œuvre, surtout un esprit : l'esprit de l'audace et de l'irrévérence poétique.

Documentaire inédit « Erik Satie, entre les notes »
Réalisé par Grégory Monro – (2025 – 60 min)

approfondir

D'AUTRES ARTICLES » *ERIK SATIE* » sur CLASSIQUENEWS :
<https://www.classiquenews.com/?s=satie>

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, *Les Parapluies d'Érik Satie*, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). A partir de l'inventaire des objets de son « antre » à Arcueil, laissés intacts après sa mort (dont 2 pianos inopérant et les fameux 14 parapluies identiques), catalogue... :
<https://www.classiquenews.com/livres-annonce-stephanie-kalfon-les-parapluies-derik-satie-editions-joelle-losfeld-2017/>

[LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, \(Éditions Joëlle Losfeld, 2017\)](#)

**CRITIQUE, concert. LA SEINE
MUSICALE (Auditorium Patrick
Devedjian), le 7 juin 2025.
BONIS / BRUCH / SEVERE /
MOUSSORGSKI. Adrien La Marca
(alto), Raphaël Sévère
(clarinette), Orchestre
Lamoureux, Adrien Perruchon
(direction)**

Belle entrée en matière que cette *Valse* de Mel Bonis en ouverture qui intègre au sein des pupitres de cuivres, de jeunes musiciens dans le cadre d'élèves d'Orchestre à l'école, tremplin pour les futurs instrumentistes. Transmission, professionnalisation sont concrètement mis en œuvre. A l'instar de ce soir,

chaque concert devrait réaliser ce dispositif exemplaire.

photo : l'Orchestre Lamoureux, concert Sévère, Bruch, Moussorgski © classiquenews TV

Puis l'Orchestre Lamoureux accueillent deux solistes aux tempéraments accomplis et ce soir très complémentaires, dans deux œuvres associant l'alto et la clarinette : **Adrien La Marca** et **Raphaël Sévère** ; d'abord le double concerto de **Max Bruch**, aux élans passionnels Brahmsiens, entre gravité et classicisme ; la ductilité expressive, l'écoute en partage entre les deux solistes, leur souci d'une articulation fluide et naturelle produisent un remarquable flux sonore et expressif dont de magnifiques phrasés.

Après la pause, le clarinettiste **Raphaël Sévère** crée ensuite en complicité avec le même altiste sa propre partition « **Phoenix** », splendide immersion dans des univers plutôt sombres voire énigmatiques et suspendus auxquels les musiciens de l'Orchestre Lamoureux apportent couleurs et accents ciselés.

La pièce phare du programme de ce dernier concert de la saison 2024 – 2025 sont les 10 séquences des **Tableaux d'une exposition de Moussorgski** (« Promenades » exceptées) auxquels l'orchestration de Ravel apporte le raffinement espéré, entre ampleur, expressivité, là aussi et d'une conception superlative, en couleurs et timbres associés. Élaboré en 1922 à la demande du chef américain Serge Koussevitzki, la version conçue par Ravel est de l'or et du miel pour tout orchestre, un véritable coup de génie qui fait passer les pièces originelles (laissées par Moussorgski dans leur version piano), d'un canevas brut mais hyperexpressif déjà, à un

sommet de souffle et de caractérisation orchestrale ; les climats contrastés, la plasticité ininterrompue des séquences jonglent avec les caractères les plus variés : poétique et terrifiant, intime et sombre, murmuré et lugubre, féérique puis terrifiant, animé insouciant et grimaçant démoniaque... A travers des épisodes aussi dramatiques, auxquels Ravel apporte le sublime raffinement de sa parure instrumentale, la partition permet à l'Orchestre d'exprimer tour à tour une palette d'accents et d'ambiances d'une grande originalité laquelle ne s'explique que par la propre fascination de Moussorgski, d'autant plus que le compositeur russe, visiblement très inspiré par les tableaux de son ami peintre et architecte Viktor Hartmann, réalise aussi un agencement et une succession riche en surprises, distorsions hallucinées, contrastes âpres voire brutaux.

Avec une baguette de plus en plus précise et ferme, **Adrien Perruchon** sculpte la matière orchestrale et ses brillants effets en s'appuyant sur toutes les ressources des musiciens de l'Orchestre Lamoureux. On suit le parcours de l'exposition hommage en ne perdant aucune tension ni aucune subtilité expressive ; chaque tableau produisant chez Moussorgski, une manière de vision puissante, souvent saisissante qui exige de chaque instrumentiste ; le tout dans un cadre dramatiquement percutant qui traverse les sujets et leur atmosphère dans la caractérisation requise...

Les instrumentistes font chanter leurs instruments délivrant le formidable livre d'images attendu : des rictus du gnôme boiteux et sarcastique (le casse-noisette **Gnomus**), au chariot de **Bydlo** qui se meut tel un pachyderme monstrueux (superbe solo de Tuba), comme une marche aux couleurs militaires (les 2 caisses claires), sans omettre ce terrifiant féérique des « **Catacombes** » où brillent les instruments d'une fanfare percutante et large (trombones, cors, ...) à laquelle répond les appels célestes, suspendus de la harpe. Même dans le tendre facétieux et insouciant (« **Ballet des poussins dans leurs**

coques »), l'agilité trépidante et espiègle (« **Tuileries** »), le truculent délirant emporté dans un grand crescendo impérieux (« **la Cabane sur des pattes de poules** » qui est la demeure de la sorcière Babayaga), chef et instrumentistes déploient une sensibilité expressionniste en phase avec les défis de l'écriture de Moussorgski comme de l'orchestration de Ravel.

Outre sa générosité et l'équilibre dans le choix des œuvres jouées, le programme s'inscrit idéalement dans l'histoire même de l'Orchestre Lamoureux en créant une pièce contemporaine, ce soir signée du clarinettiste Raphaël Sévère. On sait combien la phalange (à l'époque « les Concerts Lamoureux ») a œuvré pour la création musicale à commencer par ... Ravel justement dont l'Orchestre parisien a créé plusieurs œuvres (dont le Concerto en sol en 1932) ou Wagner dont l'Orchestre crée le premier acte de Tristan (en mars 1884), suscitant alors l'admiration de Debussy... puis Lohengrin (en version de concert en mai 1887, sous la direction de Charles Lamoureux). Suivra entre autres pièces majeures, L'Apprenti sorcier de Dukas en 1899 sous la direction de Camille Chevillard...

Au moment où nous concluons cet article, **l'Orchestre Lamoureux** vient de mettre en ligne **sa nouvelle saison 2025 – 2026**, incontournable cycle à venir dans lequel s'inscrit entre autres, les célébrations du 150ème anniversaire Ravel (et à la clé une expérience immersive dans l'orchestre)... : <https://orchestrelamoureux.com/~orchestrgy/site/wp-content/uploads/2025/06/OL-brochure2025-26.pdf>



photo © classiquenews TV 2025

CRITIQUE, concert. La Seine Musicale (Auditorium Patrick Devedjian), Ile Seguin – 92100 Boulogne-Billancourt, le 7 juin 2025. Bonis, Bruch, Sévère (Adrien La Marca, alto / Raphaël Sévère, clarinette), Moussorgski (Tableaux d'une exposition, version Ravel), Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction).

Programme

**Mel Bonis, Valse
Ouverture du concert avec les élèves d'Orchestre à l'École
Raphaël Sévère, Phoenix, pour clarinette, alto et orchestre
(création française)**

Max Bruch, Double concerto pour clarinette, alto et orchestre

Modest Moussorgsky, Les Tableaux d'une exposition
(Orchestration de Maurice Ravel)

CRITIQUE, danse. PARIS, Nef du Grand-Palais, le 8 juin 2025. « Vertige » par Rachid OURAMDANE & Nathan PAULIN (et la Compagnie de Chaillot)

Pour célébrer la renaissance de la Verrière de la Nef du Grand Palais, après cinq années de travaux, Rachid Ouramdane et Nathan Paulin ont imaginé une création qui, littéralement, donne le tournis. Trois soirées seulement, les 6, 7 et 8 juin 2025, pour transformer la nef en un théâtre aérien où se croisent funambules, danseurs, voltigeurs et voix cristallines.

Allongés sur des tatamis disposés autour de la scène, ou installés dans les gradins, les spectateurs lèvent les yeux et découvrent huit silhouettes vêtues de blanc, perchées à plus de trente mètres du sol, sur des câbles tendus d'un bout à l'autre de l'immense vaisseau de verre et d'acier. Ces *highliners*, menés par **Nathan Paulin** – l'homme qui a déjà

dompté la Tour Eiffel et le Mont-Saint-Michel –, ne se contentent pas de marcher sur un fil : ils dansent avec le vide, avec une aisance déconcertante, comme si la pesanteur n'était qu'une vieille habitude dont ils auraient su se défaire.

En contrebass, sur un plateau blanc immaculé, la **Compagnie de Chaillot** déploie une gestuelle d'une fluidité rare. Les danseurs et acrobates enchaînent sauts, portés et pyramides humaines avec une énergie communicative. Mais le véritable miracle de **Vertige**, c'est la manière dont tous ces arts se répondent. Un funambule descend du ciel pour effleurer la main d'une danseuse ; des chanteurs de la **Maîtrise de Radio France**, postés sur les balcons de l'escalier d'honneur, font vibrer leurs voix sous la direction de **Sofi Jeannin** ; et la musique de **Christophe Chassol**, interprétée en *live*, enveloppe l'ensemble d'une texture sonore à la fois mystique et envoûtante.



La scénographie, pensée comme un *puzzle* en mouvement, fait dialoguer toutes les strates du monument. La verrière, tour à tour transparente, irisée par la tombée du jour ou martelée par la pluie, devient un personnage à part entière. Lorsque les éclairages dessinent une constellation d'étoiles sur les grands escaliers, on se surprend à oublier que l'on est en plein cœur de Paris, tant l'expérience confine au rêve éveillé. Il y a dans *Vertige* une générosité folle, une manière de dire que la beauté peut naître de la rencontre entre la fragilité d'un corps suspendu et la solidité d'une architecture centenaire. **Rachid Ouramdane**, fidèle à son exploration des *corps extrêmes*, signe ici un geste collectif d'une puissance émotionnelle rare. Sa phrase, glissée comme une promesse – « *Nous sommes toujours plus grands que nous le pensons* » – résonne longtemps après que les lumières se sont éteintes.

Alors oui, *Vertige* porte bien son nom. Mais le vertige dont il est question n'est pas celui de la peur : c'est celui de l'émerveillement, celui qui vous prend à la gorge et vous laisse, à la fin, avec le sentiment d'avoir vécu quelque chose de rare. Un moment suspendu, entre ciel et terre, qui rappelle avec éclat que le Grand Palais n'a jamais été aussi vivant.



CRITIQUE, danse. PARIS, Nef du Grand-Palais, le 8 juin 2025.
« Vertige » par Rachid OURAMDANE & Nathan PAULIN (et la
Compagnie de Chaillot). Crédit photo (c) Quentin Chevrier

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 5 JUIN 2025. GESUALDO. Compagnie Amala Dianor, Les Arts Florissants, Paul Agnew (direction)

Dans l'ardent printemps qui s'achève humide au creux de la cité luisante de lueurs éclatantes, les immenses vaisseaux de la musique étincelants de pluie enhardissent leur proue musicale aux limbes de Paris. Dans la salle des concerts de la Philharmonie de Paris, cette nef conçue par Christian de Portzamparc, une ambiance brumeuse et mystérieuse accueille le spectateur comme l'encens dans une cérémonie secrète digne des proto-chrétiens.

Poursuivant son exploration du répertoire madrigalesque, **Paul Agnew** à la tête des **Arts Florissants** nous promettait une nouvelle manière d'être immergés dans l'univers sacré de **Carlo Gesualdo**. Entendre les *Tenebrae responsoria* en dehors de la liturgie paraît une exploration dans un univers tellement éloigné de la sensibilité de notre temps qu'il était nécessaire de nous apporter un éclairage qui permette à cette musique drapée de toutes les nuances de jais du crêpe et du satin de faire surgir les fulgurantes nuances de l'ostensoir. C'est en réunissant d'emblée un plateau vocal de haute teneur

que Paul Agnew a rendu ces pages inoubliables de couleurs et de nuances. Autour du chef et ténor, on a pu entendre **Miriam Allan, Hannah Morrison, Mélodie Ruvio, Sean Clayton** et **Edward Grint**. Toutes et tous d'une précision et d'un abattage parfaits, de plus qu'ils ont figuré, tels les retables d'antan, les différentes stations du Chemin de Croix et de la Passion du Christ.

Associés étroitement à ces *Répons* de Gesualdo les sublimes danseuses et danseurs de la **Compagnie Amala Dianor** ont rendu à cette musique nocturne et sacré, une théâtralité hors du commun. Nous avons particulièrement remarqué, dans le rôle christique, **Damiano Bigi**, d'une présence ahurissante. Outre la puissante et superbe chorégraphie, signée Amala Dianor, Damiano Bigi est sculptural dans l'intention mais débordant d'une sensualité naturelle qui figure les plus belles toiles de maîtres anciens. Les lumières de **Xavier Lazarini** sont autant de pinceaux qui sculptent l'ineffable pour concevoir l'espace de cette cérémonie où nous avons toutes et tous communiqué, initiés à nouveau dans les rites humains de la mort et de la promesse de la régénération.

Gesualdo, éternel repentant d'un crime passionnel, a su chanter mieux que quiconque la souffrance de la perte irréparable, le deuil languissant et l'espoir infime d'une rémission et du pardon. Ce bon soir de juin, on entend les bruits de la ville en pluie, des larmes dont la douleur soulage les passions les plus ardentes.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 5 JUIN 2025.
GESUALDO. Compagnie Amala Dianor, Les Arts Florissants, Paul

**(HAUTE-SAÔNE, 70), MARAST :
Piano au Prieuré, les 13, 14
et 15 juin 2025 (1ère
édition). Ferenc Vizi, Dany
Rouet, Elsa Grether...**

**L'église prieurale de Marast, propriété
du Département de la Haute-Saône,
accueille un nouveau festival 100% piano
les 13, 14 et 15 juin 2025. A
l'initiative de Culture 70, le nouveau
projet artistique se déploie en 3
concerts événements ; il exploite
idéalement l'acoustique exceptionnelle du
site...**

Pour ce premier opus d'un festival prometteur, l'église de Marast, bijou d'art roman en Vallée de l'Ognon, à l'incroyable charpente en châtaignier, inspire ainsi les imaginaires des

pianistes Dany Rouet et Ferenc Vizi, de la violoniste Elsa Grether, de la danseuse Veronica Vallecillo... Salzbourg, Vienne, Paris, Moscou, Grenade... des étapes magiciennes pour une féerie d'ambiances...

Vendredi 13 juin, 20h30

Ferenc Vizi, piano

Mozart, ... l'enfant prodige du piano, est aussi un auteur de théâtre doué d'un sens dramaturgique hors normes, avec une utilisation de la voix qui confine au sublime. Cette vocalité, ce sens inné de la mélodie comme de l'improvisation, se déploient dans ses sonates pour piano.

INFOS

:

https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29777-0.wb?REFID=As00AAAAAAuAA

Samedi 14 juin, 20h30

Dany Rouet, piano

Clair-obscur... Le récital explore l'esthétique du mouvement « Sturm und Drang » (tempête et passion), courant artistique allemand du XVIIIe siècle qui a influencé la création musicale à l'aube du romantisme. Complété par 3 Préludes et fugue de J.S. Bach qui forment son fil conducteur, le parcours s'ouvre sur la dramaturgie de la Sonate de **Haydn**, parfaite incarnation de l'expression théâtrale du « Sturm und Drang ». Puis la visionnaire Sonate n°2 de **Scriabine**, comme l'immense fresque

des « Kreisleriana » de **Schumann**, expriment les fluctuations de l'humeur en jeux de couleurs entre ombre et lumière, tension et contemplation, lutte et résignation, passion et renoncement... Chaque écriture exalte une irrésistible liberté formelle, un souffle narratif qui embarque l'auditeur dans une traversée sonore poétique et captivante.

PLUS D'INFOS :

https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29780-0.wb?REFID=As00AAAAAAAUAA

Dimanche 15 juin, 17h

Elsa Grether, violon

Ferenc Vizi, piano

Veronica Vallecillo, danse flamenco contemporaine

Grenade Passion / Parfums d'Espagne... le programme plonge l'auditeur au cœur de l'Espagne musicale. Chefs-d'œuvre emblématiques et perles rares font dialoguer folklore ibérique et modernité du XXe siècle. De **Falla** à **Granados**, de **Rodrigo** à **Turina**, chaque pièce révèle une facette sensible, fouguese, mystérieuse de l'âme espagnole – portée par l'élan et la complicité de trois artistes inspirés, entre instruments et danse...

PLUS D'INFOS :

https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/representation-SAISON_CULTURE70-29781-0.wb?REFID=As00AAAAAAAUAA

Réservations au **03 84 75 36 37** ou reservation@culture70.fr

Tarifs/concert : 12€ – 10€ (réduit *) – gratuit (-16 ans)

* adhérents Culture 70 et Amis du Prieuré de Marast,
demandeurs d'emploi, allocataires RSA, étudiants

Les billets sont tenus à votre disposition au plus tard 20 mn avant le début du concert. Les billets non retirés dans ce délai seront remis en vente.

Billetterie à l'entrée du concert : Les billets sont mis en vente, dans la limite des places disponibles, 1 h avant le début des concerts.

**Toutes les infos et la Billetterie en ligne sur le site
Culture 70 :**

https://saisonculture70.vostickets.fr/Billet/FR/catalogue-SAISON_CULTURE70.wb?REFID=As00AAAAAAuAA

CULTURE 70 PRÉSENTE

PIANO AU PRIEURÉ MARAST

VALLÉE DE L'OGNON — HAUTE-SAÔNE

13-15 JUIN 2025

CRITIQUE, festival. PARIS, 6ème Festival « Résonances » (Sainte-Chapelle), le 7 juin 2025. SATIE / POULENC / RAVEL. Aya Okuyama (piano)

Hier soir 7 juin, dans le cadre somptueux de la Sainte-Chapelle de Paris, joyau gothique aux vitraux millénaires, le 6^e festival « Résonances » a offert une superbe expérience musicale aux nombreux touristes étrangers (et quelques parisiens...) qui sont venus applaudir avec la talentueuse pianiste japonaise Aya Okuyama. Sous les voûtes sacrées baignées de lueurs bleutées, son programme sensible – hommage à Erik Satie (100^e anniversaire de sa disparition) et Maurice Ravel (150^e anniversaire de sa naissance), enrichi de pépites de Francis Poulenc – a démontré l'universalité intemporelle du piano.

Ouvert par les *Trois Gnossiennes*, le récital a plongé le public dans une contemplation mystique. Okuyama a ciselé chaque silence, chaque note suspendue avec une délicatesse quasi liturgique. Dans la pénombre sanctifiée de la Sainte-Chapelle, les accords dépouillés de Satie résonnaient comme des prières laïques, épurées jusqu'à l'essentiel. Son toucher

délicat, allié à une maîtrise exemplaire du rubato, a transformé ces miniatures en instants d'éternité – un dialogue parfait entre l'âme de Satie et la spiritualité des lieux.

Intercalées entre Satie et Ravel, les *Trois Novelettes* et les trois *Improvisations* de Poulenc ont ravi l'auditoire. La 3ème *Novelette* est basée sur un thème de Manuel de Falla (*El amor brujo*), transformée en 3/8 fluide – un clin d'œil à l'Espagne de Ravel, interprété avec une fluidité d'arpèges étourdissante, tandis que dans la 3ème *Improvisation* (« en hommage à Edith Piaf »), Aya Okuyama a fusionné élégance classique et esprit de la rue – accords « banals » transformés en or, pédale généreuse, et un *swing* discret évoquant la Môme.

Avec *Jeux d'eau* de Ravel, Okuyama a révélé sa virtuosité poétique. Les arpèges scintillants jaillissaient sous ses doigts tels des gouttes dansantes, mêlant clarté classique et audace harmonique. La résonance des voûtes amplifiait les nuances aquatiques, créant une atmosphère onirique où chaque cascade sonore semblait épouser la lumière des vitraux. Puis vinrent les *Valses nobles et sentimentales* – un contraste saisissant ! Tour à tour passionnées, ironiques ou nostalgiques, ces valses ont déployé une palette émotionnelle prodigieuse. Okuyama a joué avec les *tempi* comme un peintre avec ses couleurs, soulignant la modernité ravélienne qui oscille entre tendresse et désinvolture. Le *Presque lent* (n°5), d'une mélancolie envoûtante, a particulièrement captivé l'auditoire.

Le lieu n'a pas été un simple décor, mais un partenaire acoustique actif. Les vitraux semblaient vibrer aux éclats de *Jeux d'eau*, tandis que les voûtes renvoyaient les murmures de Satie en échos célestes. Le festival « Résonances », centré sur le piano comme « *architecture du temps* », a trouvé ici son incarnation parfaite : chaque note dialoguait avec les pierres, créant une expérience sensorielle totale où passé et présent fusionnaient !

CRITIQUE, festival. PARIS, 6ème Festival « Résonances »
(Sainte-Chapelle), le 7 juin 2025. SATIE / POULENC / RAVEL.
Aya Okuyama (piano). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Aya Okuyama interprète le *Nocturne op. 48 n°1* de
Frédéric Chopin à la Sainte Chapelle de Paris.

CRITIQUE, festival. SIX-FOURS-LES-PLAGES (« La Vague classique), Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS / SCHUMANN / MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor (piano)

En donnant la possibilité d'écouter en quelques
semaines une brillante galerie de pianistes

(Yulianna Avdeeva, Bertrand Chamayou, Lucas Debargue, Benjamin Grosvenor, et, en formation de musique de chambre, Guillaume Bellom, David Fray, David Kadouch, Célia Oneto-Bensaid), le florissant festival « *La Vague classique* » de Six-Fours (Var) semble peu à peu se rêver en petite Roque d'Anthéron sur mer. Le cadre principal de ces concerts (qui mélangent pour l'essentiel récitals de piano, concerts de musique de chambre et quelques récitals de chant) est celui de la Maison du Cygne, belle bâtisse du début du XXe siècle immergée dans le parc de la Coudoulière, au milieu des pins et des chênes méditerranéens, entourée d'un superbe jardin paysager. La scène est installée en plein air, entre la façade de la maison et un délicat bassin qui rappelle encore, toute proportion gardée, celui sur lequel est aménagée la scène du festival de La Roque d'Anthéron. Disposé en amphithéâtre (sans gradins) sous les pins, le public profite du concert dans un écrin très intime.

La première partie du récital du 3 juin, celui du pianiste britannique **Benjamin Grosvenor**, a lieu sous la douce lumière d'une journée de printemps finissante. Vêtu d'un impeccable smoking, le jeune homme qui n'a pas encore trente-trois ans ouvre son récital par la poésie douce-amère des *Intermezzi* opus 117 de Brahms, naguère enregistrés pour Decca. L'expérience d'écoute en plein air varie sensiblement : le pianiste est obligé de composer avec les bruits de la nature, le chant des oiseaux et une réverbération plus faible que dans le studio d'enregistrement. En ressort un Brahms décanté de vieil ermite élégant, à moitié misanthrope, à moitié amoureux.

D'un toucher de haute lisse, avare de pédale, comme pour mieux écouter, Benjamin Grosvenor goûte une à une les harmonies racées du vieux compositeur, comme autant de fruits rares dont le nombre serait compté. Magnifique entrée en matière !

NDLR : le dernier cd du pianiste BENJAMIN GROSVENOR a obtenu le CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025

– mai 2025 / Récital CHOPIN : Sonates n°2 et n°3, Nocturnes opus 55 (1 cd DECCA classics) – LIRE ici notre critique complète :

<https://www.classiquenews.com/critique-cd-chopin-par-benjamin-grosvenor-sonates-n2-et-n3-nocturnes-opus-55-n15-et-16-1-cd-decca-classics-2024/>



Suit la grande *Fantaisie* de Schumann. Dans le premier mouvement, le pianiste évite toute précipitation, creusant les sonorités et les ruptures, comme si la douleur brisait tous les élans. L'énergie conquérante est réservée au redoutable second mouvement, virtuose et étincelant dans lequel Benjamin Grosvenor lève le voile sur les moyens impressionnants qui sont les siens, sans aucune ostentation toutefois. Le troisième mouvement déploie alors sa sublime cantilène, renouant avec l'idéal du début de récital : celui d'une musique pure, qui émanerait d'un philosophe revenu de tout.

Après l'entracte, alors que s'amorce la seconde partie du

concert, la nuit est tombée, les oiseaux se sont tus et les chants des grenouilles ont pris le relais. L'atmosphère est propice à la fantasmagorie des *Tableaux d'une exposition* ainsi qu'au « pianisme » parfois déconcertant de Moussorgski, *a fortiori* lorsque la sérénade grimaçante des batraciens se superpose aux lugubres résonances des « *Catacombes* » ! Benjamin Grosvenor y est partout admirable, dans l'inquiétante étrangeté de « *Gnomus* » (qui semble de la même famille que Scarbo) ou de la « *Cabane sur des pattes de poule* », dans l'espièglerie de « *Tuileries* » parfaitement ciselées, dans la pesanteur désespérée de « *Bydlo* » ou la mélodie désenchantée du « *Vecchio castello* » qui se décompose peu à peu. Monumentale, la « *Grande porte de Kiev* » donne toute la mesure de la puissance du pianiste, qui sait ne jamais être brutal en trouvant un son d'orgues.

Chaleureusement acclamé par le public, le pianiste offre sans se faire prier trois superbes *bis*, qui montrent les ressources dont il dispose encore à l'issue d'un long récital. Les *Jeux d'eau* de Ravel d'abord, irisés comme jamais et libres comme l'eau ; une phénoménale *Toccata* de Prokofiev ensuite, obstinée et implacable comme il se doit ; enfin, le célèbre *Prélude en si mineur* de Bach revu par Siloti, d'une douceur mélancolique et étreignante. Quel artiste !

CRITIQUE, récital de piano. SIX-FOURS-LES-PLAGES, Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS, SCHUMANN, MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor. Photos © Sixfoursvagueclassique2025

VIDÉO : Benjamin Grosvenor interprète le *Finale* de la 3ème Sonate de Chopin

**CRITIQUE CD événement.
INSIEME: Schubert 4 hands
piano music / Schubert :
musique pour piano à 4 mains.
Monica Leone, Michele
Campanella, pianos (1 cd
Odradek, 2008)**

**Belle révélation que cette partie encore
méconnue du catalogue Schubertien : ses**

oeuvres pour 4 mains. Les deux interprètes Monica Leone, Michele Campanella (époux à la ville, complices à la scène) dévoilent la finesse, l'élégance, la facétie (rossinienne) comme la gravité (mozartienne) étonnante de pièces qui égalent par leur intelligence expressive les autres formes (magistralement servies par Franz : de sa musique de chambre à ses Sonates et autres pièces pour piano seul). Ils abordent le corpus dans sa diversité, depuis le début et la fin des années 1810 (1811 : Fantaisie D9 puis de 1818 : Polonaises, danse et Ländler, sans omettre les 6 Grandes Marches) jusqu'aux ultimes années de composition (1828 : évidemment la sublime et très ambitieuse Fantaisie D 940, le Rondo D951, et la Fugue D952...). L'ambitus stylistique (et chronologique) qui distancie les deux Fantaisies (D9 de 1811 et D950 de 1828), révèle la saisissante maturité musicale de Schubert en 17 ans.

A l'école de la profondeur et de la connivence, les deux pianistes excellent,

**ajoutant une once d'humour ou de
détachement nuancé selon le caractère
requis.**

CD1

Pièce majeure du cycle et sur le plan chronologique, accomplissement captivant, **la Fantaisie D 940** saisit par sa maturité éloquente, sa simplicité expressive, sa profondeur bouleversante ; les 2 interprètes agissent en parfaite communion, comme deux coeurs d'une même âme, traversant une série de paysages intérieurs – la sobriété n'empêche pas l'expression d'une profonde blessure ni la volonté intime de s'immerger dans la psyché au plus profond du ressentiment comme un questionnement radical ; libre mais d'une justesse essentielle, le jeu exprime et la gravité désillusionnée du début, et l'allégresse comme printanière du 2^e Allegro (noté « vivace ») ; surtout, la réexposition du Tempo I (dernier mouvement) pénètre dans le mystère et la vérité la plus personnelle (6 dernières minutes) avec une retenue complice qui cible la grâce et la volonté de résilience, dans le fugato final. Le parcours est éprouvant, de haute lutte dans un jeu engagé, contrasté, sobre et droit.

Les 4 Polonaises jouent très habilement des contrastes, le caractère nerveux, et la fluidité dansante de chaque séquence, ainsi énoncée comme une chanson populaire ; l'esprit de romance doucement nostalgique de la 2^e met en lumière la sobriété du jeu ; les Polonaises sonnent comme des épures au charme vivifié par le naturel et le dépouillement du jeu. Leur entrain rappelant l'élégance et la simplicité mozartienne, une bonhomie non exempte de sincérité.

Même approche à la fois naturelle, ciselée et presque dépouillée de la **Danse allemande** dont les 2 pianistes

soulignent l'expressivité et l'acuité rythmique jusqu'au final réalisé dans un crescendo fougueux.

Suivent enfin, deux pièces de choix ; ambitieuses par leur développement qui dépasse les 10 mn ; d'abord le **Rondo D951** (1828) d'une tendresse tranquille, douceur , conçu comme une berceuse ; et les **8 Variations D813** (de 1824) confirme la sensibilité et la profondeur d'un Schubert qui absorbe le dernier Beethoven (ses Diabelli). L'élégance dansante, l'équilibre romantique de l'écriture, experte, audacieuse (contrepoint affûté dans les notes aiguës) et cette conscience qui affleure sans jamais épaissir le flux musical sont parfaitement compris des deux pianistes.

CD2

Les Grandes marches D819, affichent malgré leur construction et leur rythme un rien militaire, un franc et lumineux sourire; cet escalier pianistique, ample et fermement énoncé, cultive en réalité la richesse de dialogues, expositions, réponses, reprises et variations : les deux pianistes, excellents dans l'alternance brillante et grave, déterminée / conquérante, puis soudainement triste et d'une insondable et langoureuse nostalgie, en expriment aussi la vitalité dansante ; maîtres des contrastes, ils savent diversifier et ciseler pour chaque séquence, jeu et caractère ; d'une clarté vif argent (3) – tout en facétie pré rossinienne (4) – à travers les multiples reprises, se réalise tout un cycle aux jeux croisés qui favorise l'entente et l'écoute fraternelle.



En nuances plus ténues, et dans le ton de la confession, la 5 (la plus développée) se fait plus sombre, d'une couleur introspective voire mélancolique. Et dans son flux énoncé avec retenue et mesure, une ampleur grave parfois glaçante s'affirme que tempère dans sa partie médiane, une échappée, chantante, libérée de toute entrave et pensée noire... mais la reprise finale réaffirme la puissance du sentiment tragique, désormais enveloppée dans une acceptation ciselée. Tout Schubert est là : dans ce détachement apparent, cette pudeur égale qui cachent en réalité des gouffres vertigineux, pensés, acceptés, résolus.

Malgré sa précocité dans la chronologie, **la première Fantaisie** du programme et la plus ancienne (**D9**) affirme véhémence, gravité, passages et revirements harmoniques qui produisant un caractère d'étrangeté, voire de climat panique ; dès 1818, Schubert est capable d'édifier des cathédrales vertigineuses... En jouant sur la résonance et la matérialité du son (accords initiaux, puis leur reprise) jusqu'à l'ultime accord, d'une noblesse noire, profonde..., le duo de pianistes touchent à l'essentiel chez Schubert : sa sobre fulgurance, sa franchise intime.

Le Rondo D608 (1818), est quant à lui, d'une insouciance mozartienne, d'une tendresse facétieuse qui gomme toute tension, – énoncé comme une cavatine ..., avec sa partie harmoniquement plus sombre, et cet effet de vertige et d'ivresse intérieure propre au grand Schubert – La lecture qu'en réalisent Monica Leone et Michele Campanella en est d'autant plus naturelle et juste qu'ils l'abordent telle une divagation libre, comme improvisée.

D'autres réalisations sont probablement à venir car ne figurent pas dans ce déjà cycle décisif et très convaincant, plusieurs pièces de choix telles la « *Grande Sonate* » D617 (1818), ou le grand *Duo* de 1824... A suivre.

CRITIQUE, CD événement. INSIEME:
Schubert 4 hands piano music.
Monica Leone, Michele Campanella,
pianos (1 cd Odradek, 2008) –
ODRCD469 -UPC : 810042704695 –
parution fin avril 2025 – CLIC de
CLASSIQUENEWS printemps 2025;
PLUS D'INFOS sur le site de
l'éditeur italien Odradek records
:

<https://odradek-records.com/release/michele-campanella-monica-leone-insieme-schubert-4-hands-piano-music/>



LIRE aussi notre annonce du cd INSIEME / SCHUBERT par Monica Leone, Michele Campanella (Odradek, 2008) :
<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-insieme-schubert-4-hands-piano-music-monica-leone-michele-campanella-pianos-1-cd-odradek-2008/>

[CD événement annonce. INSIEME: Schubert 4 hands piano music. Monica Leone, Michele Campanella, pianos \(1 cd Odradek, 2008\)](https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-insieme-schubert-4-hands-piano-music-monica-leone-michele-campanella-pianos-1-cd-odradek-2008/)
